DIMANCHE 12 JUIN 1842. 2e VOLUME. — No 60.

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 21 fr.
Hors du dép., 22 fr. pour l'année.

L'ARTISTE

EN PROVINCE

(Entr'acte Lyonnais),

ON S'ABONNE :
A Lyon, au bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31.
A Paris, chez MM. Auguste de Vigny et Ce, place de la Bourse, n. 5. (Ecrire *franc de port.*)

JOURNAL DES THÉATRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrées gratuitement aux Abonnés.

Un abonnement d'un an donne le droit de choisir chez MM. BENACCI et PESCHIER, rue Saint-Côme, 2, et sur leur catalogue, pour dix francs, prix marqué, de musique ancienne et moderne.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

Tradition grenadine du XVIIe siècle.

LE DUEL ARTISTIQUE.

L'histoire des beaux-arts à Grenade est aussi curieuse qu'elle est intéressante. C'est dans cette cité que se forma la quatrième école de peinture qui reconnaît pour chef Alonzo Cano, lequel sut s'élever aussi haut dans ce genre que dans ceux de l'architecture et de la sculpture. Cette école produisit de nombreux et excellents professeurs, dont les œuvres précieuses, confinées dans les cloîtres et les chapelles des innombrables couvents de Grenade, ont été à peine connues jusqu'aujourd'hui où tous les objets artistiques (du moins ceux qui ont pu échapper aux révolutions passées) ayant été réunis dans le musée provincial, on a vu enfin apparaître des tableaux qui pouvaient rivaliser, par la composition, le dessin et le coloris, avec les meilleures œuvres qu'ont produites les écoles italienne, flamande et française. On y peut voir des Vierges qui ont la douceur et l'expression de celles de Raphaël, des têtes aussi vigoureuses que celles du Corrége, des groupes tout aussi bien entendus que ceux de Le Sueur, des paysages aussi délicieux que ceux de Berghem; enfin on y rencontre le coloris du Titien, la hardiesse de Rembrandt et le dessein mou de Vinci.

Et cependant, dans l'histoire des beaux-arts, les noms de Cano, Bocanegra Sevilla, Mesa Herrera, Barnevo, et de cent autres, orgueil de Grenade, étaient restés inconnus jusqu'au moment où l'on plaça dans les somptueuses galeries du Louvre les tableaux que M. le baron Taylor alla acheter en 1836 et 1837; que les peintres français eurent dit : *Ces œuvres-là sont de premier ordre*; qu'ils eurent proclamé Cano un grand peintre; qu'ils recherchèrent partout ces mêmes œuvres avec avidité, et eurent annoncé à l'Europe artistique l'existence d'une nouvelle école : celle de Grenade. Alors on tourna les yeux vers cette cité, et l'on rechercha de toutes parts les œuvres précieuses des grands mais modestes poètes qui avaient travaillé, avec une foi vraiment religieuse, dans un profession qui, bien que très-estimée, ne leur procurait d'autre récompense que celle de voir leurs productions embellissant les chapelles et les cloîtres des églises.

Nous le répétons : ce serait une chose extrêmement curieuse que la description historique des beaux-arts de Grenade; mais une autre plume que la nôtre ayant déjà rempli cette tâche avec une grande distinction, quoique d'une manière rapide, nous y renoncerons quant à présent, et nous nous bornerons seulement à donner à connaître un des disciples les plus distingués du célèbre Cano, en le considérant sous le double aspect d'homme de société et d'artiste.

Le concours de monde qui circulait dans les rues et sur la place de Vivarambla de Grenade le jour du *Corpus* de l'année 1688 était immense, attiré non seulement des villages circonvoisins, mais encore aussi des cités de Malaga, Séville, Cordoue, Jaen, Murcie et Almeria, à cause du bruit qui s'était répandu de la somptuosité des fêtes que l'*ayuntamiento* avait préparées pour célébrer une si grande solennité. La procession venait de rentrer dans la cathédrale avec les innombrables communautés religieuses, les tribunaux, les corporations et les allégories qui l'accompagnaient, et tout le monde parcourait les rues, ornées de gracieuses et riches tentures, de magnifiques tableaux allusifs au saint-sacrement, peints par les professeurs les plus distingués de Grenade. Les uns, étrangers, regardaient avec ravissement les beaux jardins et les bizarres jeux d'eau qu'on avait improvisés dans le centre de la place; d'autres, et ce n'étaient pas les moins nombreux, entre lesquels se voyaient les jeunes gens élégants de cette époque, suivaient les pas de quelques demoiselles escortées de duègnes et d'écuyers, et dont ils avaient deviné la beauté en voyant leurs yeux qui scintillaient au travers du voile gracieusement jeté sur leur visage. Là, il y en avait quelques uns qui lisaient les compositions poétiques placardées avec profusion dans les galeries de la place. Un peu plus loin apparaissait un groupe de villageois qui admiraient avec extase les minauderies des bouffons et des saltimbanques. Enfin on remarquait une réunion d'individus qui, d'après leur extérieur, paraissaient être des personnages d'importance, analysant et commentant les beautés et les défauts des tableaux à l'huile exposés dans un site particulier et choisi.

— J'admire souverainement, disait l'un qui par sa toge paraissait appartenir à la chancellerie, la douceur et la naïveté du pinceau de don Pedro Atanasio Bocanegra : voilà une Vierge avec toute la grâce et la beauté célestes qui peuvent se deviner appartenir à la mère de Dieu... Cette tête pleine de bonté, ce front pur, cette blonde chevelure qui paraît ondoyer au souffle de l'air, et ce vêtement si naturel, tout cela révèle un peintre d'un mérite surprenant, et je reconnais comme tel Bocanegra.

— *Concedo*, pour tout ce que votre seigneurie vient de dire, répondit un inquisiteur qui était à son côté; mais si nous admirons Atanasio, ne refusons pas la même admiration à Juan de Sevilla, qui a peint le tableau placé à côté du premier. Que vos grâces veuillent bien admirer cet évangéliste, cette tête inspirée qui se détache si vigoureusement du fond, ces coups de pinceau si hardis, ce mélange de teintes pour produire un effet aussi surprenant. Certes, si les amis d'Atanase ne vacillent pas à le nommer le Raphaël grenadin, je ne balancerai pas, moi, en appelant Juan de Sevilla l'Annibal Carrache espagnol.

— Hélas! mes amis, s'exclama un vieillard, les beaux jours de la peinture sont déjà passés. Velasquez est mort, Murillo est mort, Cano n'est déjà plus, et...

— Mais Atanasio vit encore, interrompit un individu qui s'approcha du groupe, et qui appela à l'instant sur lui l'attention de tous.

Et en effet il méritait bien de l'appeler, parce que peu d'hommes présentaient, réunies dans leur personne, des qualités plus contradictoires. Sur son front se voyaient des lignes pures, indice de bonté et de grandeur, en même temps que les profondes rides qui se distinguaient entre ses yeux lui donnaient un air de dureté désagréable. En examinant sa bouche, un physionomiste pouvait distinguer, d'après la manière dont il comprimait ses lèvres, un être insensible et orgueilleux. Un autre, en examinant ses yeux noirs, longs et brillants, aurait vu en eux une vaste conception, le génie capable de créer des œuvres sublimes; mais aussi il aurait pu deviner encore, par la manière avec laquelle il les fixait sur les objets, que rien dans le monde n'était capable de les lui faire baisser, assuré comme il l'était de sa supériorité sur tous ceux qui l'entouraient. Son costume somptueux et du meilleur goût indiquait un homme qui appartenait à la meilleure société, et l'air d'assurance et de satisfaction avec lequel il s'approcha du noble groupe manifestait assez la confiance et l'amitié qui l'unissaient avec ceux qui le composaient.

— Je ne doute pas que les beaux jours de la peinture n'existent encore, répondit don Francisco de Toledo, attaché à la première noblesse de Grenade, et bien que les grands peintres qu'on vient de nommer soient morts, il nous reste encore leurs disciples qui ont hérité de leur génie. Si Velasquez nous manque, Claudio Coello vit encore; si Murillo n'existe plus, nous avons notre ami Atanasio, et si nous pleurons la mort de Cano, nous nous consolons en voyant que ses disciples, Mesa, Gomez, Tieza et d'autres, marchent dans la même voie de perfection qu'il traça.

— Vos seigneuries limitent beaucoup trop le nombre des peintres actuels, attendu qu'elles le circonscrivent aux professeurs grenadins, répondit un jeune homme d'environ vingt-cinq ans qui s'était rapproché pour examiner les tableaux, et si réellement ceux-ci sont bons, croyez bien que ceux des écoles de Séville, de Madrid et de Valence ne leur cèdent en rien.

— J'ai vu et examiné des peintures de toutes ces écoles, à Séville et à Madrid, et je ne leur accorde la préférence en aucune manière, répondit Atanasio avec un accent orgueilleux et en mesurant le jeune homme avec dédain de la tête aux pieds. Si celle de Madrid se distingue par la correction du dessin et la poésie dans le coloris, celle de Séville par le moelleux, la douceur de celui-ci, et en observant fidèlement la nature, celle de Valence par ses teintes brillantes et l'heureux contraste du clair-obscur, celle de Grenade réunit à elle seule toutes les diverses qualités que nous avons citées; et veuillez me le dire, messeigneurs, est-il possible d'exiger plus de pureté dans le dessin et plus d'effet que celui que produit le tableau de la *Trinité* de San Diego, œuvre de Cano?... Peut-on demander un plus brillant coloris (un coloris vraiment digne de Van Dick) au tableau de *San Fernando*, de notre ami Sevilla?... Et, soyons francs, que demandera de plus le plus exigeant qui se puisse trouver à mon tableau de *Saint Bernard*, ainsi qu'à mes *Vierges?* Moi, seigneurs, je ne le cède à personne dans mon art, et même encore, cela dût-il paraître un

excès de vanité, je déclare ici publiquement que, tant que je vivrai, il restera des jours glorieux à la peinture grenadine.

— Je serai bien loin de nier les beautés de cette école, répondit le jeune homme; mais, du moment que vous prétendez l'exalter aux dépens des autres, je ne dois pas le permettre pour l'honneur d'elles toutes, et particulièrement pour celle de Madrid!

— Seriez-vous peintre, par hasard.

— Je ne me considère pas comme tel, répliqua l'inconnu avec un ton visible d'ironie. Quand je quittai Claudio Coello, mon maestro, il me dit : « Mon ami, dès aujourd'hui, tu peux peindre sans crainte devant le monde entier. »

— Et peindriez-vous devant moi?

— Je peindrais devant vous.

— Sans crainte de rester vaincu?

— Vous avez beaucoup de présomption, jeune homme.

— Tout l'orgueil de ma profession s'est réveillé en vous entendant parler aussi dédaigneusement de tous les autres peintres.

— Savez-vous qui je suis?

— Si, signor, vous êtes don Pedro Atanasio Bocanegra, le disciple le plus distingué du prébendé Alonzo Cano, peintre du palais de sa majesté et rival de Juan de Sevilla.

— Très-bien. Puisqu'en me connaissant vous persistez dans votre projet, je vous propose un duel artistique. Nous ferons mutuellement notre portrait, et celui qui fera mieux sera déclaré le vainqueur.

— Quoique la peinture ne soit pas ma profession favorite, je n'en accepte pas moins votre défi.

— Qui êtes-vous donc alors?

— Moi? répondit le jeune homme avec une feinte humilité, un simple artisan qui s'est mis sur les rangs pour obtenir la place vacante de maestro mayor des œuvres de la cathédrale.

— Vous seriez?...

— Theodoro Ardemans, peintre et architecte hydraulique de l'école de Madrid, répliqua-t-il en faisant un profond salut et se détachant aussitôt du groupe.

La nouvelle du défi entre les deux peintres s'était répandue par toute la ville, et tous les artistes amateurs brûlaient de voir arriver le jour pour assister à la lutte. Une double curiosité les excitait : celle de voir une preuve du talent artistique d'Ardemans, et l'orgueilleux Atanasio face à face avec un rival digne de lui. Ceux qui connaissaient le caractère de celui-ci présageaient que, s'il restait vainqueur, son port fier et hautain ne ferait que s'augmenter encore, et que, s'il était vaincu, il ne pourrait supporter cet affront, puisqu'il se considérait comme le premier peintre de son époque. En effet, il avait donné tant et de si grandes preuves de génie et de supériorité dans son art, qu'on pouvait facilement lui pardonner un peu son orgueil; car tout artiste a un besoin indispensable d'avoir la conviction de son talent pour ne pas rétrograder, pour progresser au contraire, pour créer, et pour se surpasser lui-même à chaque nouvelle œuvre qu'il entreprend. Jusqu'alors il avait eu seulement pour rival Juan de Sevilla, peintre distingué, disciple de Pedro Moya; mais la suprématie était restée indécise, parce que, si Atanasio était inimitable dans ses Vierges, les peignant avec la douceur de Murillo et la grâce de Raphaël, Sevilla, qui s'était perfectionné dans le style de Van Dick, lui était supérieur comme coloriste, et était plus vigoureux dans ses compositions, sans perdre pour cela la grâce dans ses figures de Vierge. Ainsi donc, lorsqu'on lui présentait la *Conception* de la Chartreuse de celui-là, il opposait son *Ascension* de la chapelle de Sainte-Thérèse dans la cathédrale, et, quand on lui montra les deux magnifiques toiles d'Atanase, fixées dans les autels collatéraux de l'église métropolitaine, qui représentent *Saint Bernard* et *Jésus attaché à la colonne*, il répondit en peignant deux autres tableaux qu'il plaça dans le même endroit, un peu plus haut que ceux-là, représentant *Saint-Basile donnant la règle à Saint Benoît*, et un *Martyre de Sainte Cécile;* de telle sorte que tous les deux avaient partagé la suprématie de la peinture depuis la mort du grand Cano.

Maintenant il se présentait un nouveau rival d'une autre école, jeune et hardi. C'en était déjà trop pour exciter l'orgueil de Bocanegra, qu'avaient un peu augmenté les honneurs de peintre de chambre dont Charles II avait récompensé son magnifique tableau qui représentait le symbole de la justice, et qu'il peignit pour sa majesté, sous la recommandation du marquis de Mancera.

Il brilla enfin le jour si impatiemment attendu, et les deux champions se présentèrent dans la maison de Francisco de Toledo, dans laquelle se trouvait réunie une multitude de personnages et d'artistes amis des deux et appartenant à la première noblesse. Avant de commencer les portraits, déjà les sympathies étaient divisées entre les deux peintres. Les uns, amis enthousiastes d'Atanase, considéraient son triomphe comme certain; les autres, qu'avaient intéressés la jeunesse, l'abandon et l'assurance d'Ardemans, lisaient dans ses yeux ardents et pleins de génie qu'il ne se laisserait pas enlever aussi facilement la victoire. Tous attendaient donc avec la plus vive impatience, de manière que, quand Francisco de Toledo présenta la palette et les pinceaux aux deux rivaux et que le jeune Ardemans se mit à l'œuvre (car ce fut lui qui commença), toutes les conversations furent suspendues, tous les yeux se fixèrent sur ses mains, et à peine entendait-on un autre bruit que celui des battements du cœur des deux athlètes et la respiration entrecoupée de tous les assistants.

Ce spectacle était en vérité bien imposant; mais cependant à peine put-il influer sur le courage d'Ardemans qui, remis dans un instant de la légère commotion qu'il éprouva en saisissant les pinceaux, commença d'une main ferme le portrait de son rival Bocanegra sans avoir fait la moindre ébauche ni tracé. L'étonnement et l'admiration de ceux qui étaient présents furent grands en voyant la sécurité avec laquelle il passait sur la toile les pinceaux chargés de couleurs, et en observant comme apparaissait presque par enchantement la sévère physionomie d'Atanase avec son front plissé, ses yeux altérés, ses lèvres comprimées et ses joues pourpres enflammées d'orgueil. Une heure s'était à peine écoulée depuis qu'il avait commencé, lorsque, se levant, il s'écria en s'adressant à l'assemblée :

— Messeigneurs, est-ce bien là Atanase? Répondez.

— Bien! excellent! admirable! s'écrièrent-ils tous en se précipitant vers le chevalet. Atanase s'inclina aussi, et, en voyant son portrait, dans lequel il ne trouva pas un seul défaut, soit dans le dessin, soit dans le coloris, soudain il devint pâle et garda un profond silence.

— C'est à votre tour maintenant, dit don Francisco de Toledo en lui tendant les pinceaux.

— Veuillez me pardonner, messeigneurs, répondit-il, il me serait impossible dans ce moment; mais nous continuerons un autre jour si vous n'y trouvez par d'inconvénient.

— J'accepte, dit Ardemans, et sa grâce aura la bonté de désigner elle-même ce jour-là.

— Après-demain, répondit-il en s'éloignant aussitôt de l'assemblée et descendant l'escalier à pas précipités.

Ceci avait été un terrible coup pour son amour-propre... Lui, le premier peintre de Grenade, fut atterré en voyant la facilité et le grand talent de son rival, et il ne considéra pas, tant il était aveuglé, qu'un portrait fait avec plus ou moins de facilité ne constitue pas un peintre; que, dans le cas où Ardemans l'aurait surpassé dans l'exécution du sien, il ne perdait pas une réputation légitimement conquise par d'innombrables œuvres dans lesquelles était imprimé le sceau de son génie, et enfin qu'il aurait pu lui proposer ensuite un tableau de composition dans lequel le triomphe eût été indubitablement pour lui... Mais non, il considéra seulement que son rival avait fait une œuvre parfaite dans un très-court espace de temps, et cela en présence de ses amis, et aveuglé par la colère, le cœur plein de honte et de désespoir, il rentra dans sa maison, puis, se jetant sur un fauteuil, il laissa tomber sa tête embrasée sur ses mains, et resta dans cet état, l'âme dominée par une seule et unique pensée, celle de son humiliation.

Cette nouvelle se répandit rapidement dans Grenade, et tout le monde attendait la conclusion d'un événement qui tenait tous les esprits dans l'expectative, quand, se rencontrant réunies dans la maison de D. Francisco de Toledo, toutes les personnes qui avaient déjà assisté à la séance antérieure attendaient avec impatience l'arrivée d'Atanase; elles virent entrer seulement D. Francisco, qui leur dit d'une voix tremblante :

— Messeigneurs, il est inutile que vous attendiez plus long-temps, D. Pedro Atanasio Bocanegra ne viendra pas. Il est mort.

— Il est mort! s'écrièrent tous les assistants.

— Hélas! oui. Une commotion cérébrale a terminé sa vie; je viens d'en recevoir la nouvelle à l'instant.

— Pleurons sa mort, messeigneurs, s'écria avec un accent plein de douleur Théodore Ardemans, car les beaux-arts espagnols ont perdu l'un des plus illustres peintres de l'époque.

Le lendemain tous les habitants de Grenade, vêtus d'habits de deuil, traversaient d'un œil triste et morne la place de Vivarambla, accompagnant à leur dernier asile les restes d'un grand artiste que l'orgueil avait frappé de mort.

A quelques pas du convoi, on voyait un jeune homme, le teint pâle et le visage inondé de pleurs, suivant la marche lente du cortége, et dont la muette douleur disait assez combien il regrettait le triomphe qu'il avait obtenu.

Ce jeune homme était Théodore Ardemans, qui conduisait au tombeau le cadavre de son antagoniste don Pedro Atanasio Bocanegra, qui avait, hélas! manqué de force et de philosophie pour pouvoir survivre à la pensée d'une défaite.

S...

Théâtre des Célestins.

L'ONCLE BAPTISTE.

Enfin, enfin, voici un ouvage nouveau, et, ce qui vaux mieux encore; un bon ouvrage. Supposez en effet à *l'Oncle Baptiste* quatre ou cinq actes au lieu de deux et vous aurez imaginé un succès presque aussi grand que celui de *la Grâce de Dieu*. C'est dire beaucoup, mais c'est dire vrai. Venons vite à l'analyse de l'ouvrage.

Les deux frères Dupont sont d'abord de braves ouvriers, toujours s'appuyant l'un sur l'autre; mais arrive l'âge de l'amour. Christophe, le frère aîné, s'allie à une bonne grosse fille, bien simple, bien joyeuse, dont il a fait la connaissance en quittant l'empereur trahi et conduit à Sainte-Hélène. Le frère cadet, que nous nommerons Dupont, épris d'amour pour une fille pauvre mais noble, s'est livré avec ardeur à l'étude, afin de n'avoir pas à offrir la main d'un simple ouvrier. Au moment où la pièce commence, Dupont, devenu mécanicien, mais sans fortune, est déjà veuf et père d'une grande demoiselle que l'un de ses cousins, ingénieur et noble, brûle déjà d'épouser. Mais à ce mariage plusieurs causes s'opposent : la jeune fille est presque pauvre, la famille de son père appartient à la roture, et l'oncle Baptiste, homme excellent, mais *plus gênant que gêné*, ne respire pas ce parfum de bonne compagnie, de fine fleur d'a-

ristocratie que l'oncle de l'ingénieur, pair de France, vieux et imbécile, voudrait trouver dans la famille adoptive de son neveu. La femme de Christophe vient de gagner un procès fort ancien qui la met en possession de 42,000 francs, lesquels, joints à de petites économies antérieures, forment un capital assez rond. Christophe sait que son frère, son homme de génie, son idole, son Napoléon II, a découvert une machine nouvelle pour l'exploitation fructueuse de laquelle les capitaux manquent seuls ; il vient donc lui proposer une association, et Dupont l'accepte presque, à la grande joie de son frère. Mais voici qu'un commis-voyageur, chargé de décider Dupont à aller se mettre à la tête d'une manufacture parisienne, parle à celui-ci de l'amour de sa fille et du noble ingénieur, des avantages de toutes sortes qui l'attendent dans la capitale, et surtout de l'impossibilité qu'il y aurait au mariage de son enfant tant qu'il ne se sera pas éloigné d'une famille *dont l'éducation a été singulièrement négligée*. Dupont ne consulte que le bonheur de sa fille, et il accepte de quitter Montargis pour aller se fixer dans la capitale. La scène qui représente la douleur et la confusion de Christophe à cette nouvelle est vraiment belle : cet homme n'entrevoit qu'une partie de la vérité, il attribue à l'ambition le départ de son frère, et vainement il s'efforce de retenir ses larmes ; le dépit entre au fond de son cœur, mais il ne peut en chasser l'amitié fraternelle.

Au deuxième acte, Dupont a vu sa fortune prospérer ; le commis-voyageur est devenu banquier millionnaire ; le pair de France donne son consentement au mariage projeté, et la future épouse a écrit à son oncle Christophe une lettre touchante où elle lui promet de l'aller visiter bientôt. Christophe et sa femme sont ivres de joie ; ils prennent cette lettre pour une invitation à aller assister à la noce ; ils sont d'ailleurs joyeux de voir Paris et d'acheter une vaste propriété de Montargis dont le propriétaire est dans la capitale. Les voici donc qui arrivent chez Dupont sans y être attendus. Cette arrivée procure du plaisir sans doute, mais elle peut faire manquer le mariage ; on essaiera donc de cacher leur présence au pair de France. La femme de Christophe devine bientôt ce projet, mais le frère de Dupont ne veut pas y croire ; d'ailleurs il va s'éclairer.

— Tu es riche, dit Christophe à Dupont ; il me manque cinq mille francs pour solder de suite le prix de la propriété que je veux acheter : les quarante-deux autres mille francs sont dans mon portefeuille.

— Impossible pour le moment : une faillite énorme m'atteint ; je viens d'emprunter 150,000 francs, et s'ils ne me sont pas comptés ce matin même, des billets protestés amèneront ma ruine.

Christophe est un moment abattu par cette nouvelle ; mais l'ancien commis-voyageur, actuellement banquier, lui dit que Dupont sera bientôt millionnaire, et, de plus, il s'efforce de lui faire comprendre que, pour le succès de l'union de sa nièce, il ferait bien de quitter pendant quelques jours la maison de son frère. Christophe pense alors que Dupont lui a menti pour le chasser ; il s'éloigne sans le voir et en le maudissant ; puis, avec sa femme, il entre dans une auberge voisine, où, ne pouvant manger, il boit pour étourdir son chagrin. Tombé dans un état voisin de l'ivresse, il rentre chez Dupont afin d'y prendre un carton oublié par sa femme. Le pair de France, le banquier Dupont et les deux amants sont rassemblés. On comprend la scène qui doit se passer. Christophe, pensant faire simplement rougir son frère de ce qu'il appelle un mensonge, raconte tout ce qui lui a été dit : le banquier refuse alors de faire le prêt de 150,000 francs, le pair de France ne consent plus au mariage, et des huissiers vont protester les billets à échéance. Christophe et sa femme apprennent bientôt la vérité, ils prêtent avec ivresse leurs 42,000 francs ; le crédit de Dupont se rétablit et paraît n'avoir été compromis que par les paroles d'un ivrogne ; le banquier, dont le prêt devait avoir lieu à l'intérêt de dix pour cent, s'empresse de l'effectuer.

Reste à emporter le consentement du pair de France au mariage. Christophe reconnaît fort heureusement dans cet honorable de la chambre haute un traître qui passa à l'ennemi lors de la bataille de Lutzen ; comme sergent de la compagnie, il a, mieux encore, une pièce qui constate le fait, mais il promet de la rendre si le mariage a lieu. Le pair hésite encore, et Christophe le décide enfin par sa promesse de retourner à Montargis avec sa femme et de ne plus revenir.

L'intrigue, on le voit, roule dans un cercle de faits probables et dont la représentation a son côté moral. Christophe est bien le type du dévouement populaire, toujours infatigable, toujours inépuisable. Bien qu'il n'y ait que deux rôles tout-à-fait saillants, ceux de Christophe et de sa femme, tous les caractères sont bien tracés, et l'enchaînement des incidents n'est pas trop forcé. Nous reprocherons cependant à cet ouvrage quelques phrases fausses et déclamatoires dirigées contre les riches, contre les banquiers, voire même contre les commis-voyageurs, *Mercures volant parfaitement sans ailes*. Pareilles choses sont d'aussi mauvais goût que la perruque malencontreuse dont M. Rousseau a cru devoir se coiffer dans le rôle de Dupont. M. Souvestre est un écrivain trop sérieux pour se servir de cette triste défroque d'un temps qui n'est plus. Qu'il renonce donc aux mots irritants mis à l'adresse du parterre ; sa mission est plus haute : il doit travailler à moraliser toutes les classes sociales autrement que par la raillerie et l'insulte.

En général, *l'Oncle Baptiste* est bien joué, mais il servira surtout d'occasion de juste triomphe à M. Ambroise et à Mme Legaigneur. Le répertoire du théâtre des Célestins avait un grand besoin de quelque ouvrage qui le rendît moins soporifique ; mais il ne pouvait pas être servi d'une manière plus heureuse. A bientôt *la Nuit aux Soufflets* et *les Mémoires du Diable*.

Mme Roland n'a pu trouver grâce devant le public qui n'a pas reconnu chez cette actrice les qualités de l'emploi qu'elle était destinés à tenir. *La Meunière de Marly*, *la Lectrice* et *Diane de Chivry* ont servi aux deux derniers débuts de Mme Roland, spécialement engagée pour le vaudeville et qui n'a guères joué que du drame à chacune de ses apparitions sur la scène des Célestins. C'était déjà et sous un rapport s'avouer vaincue.

La retraite de Mme Roland entraîne celle de son mari, et ceci devient une véritable perte. Peut-être que M. Hippolyte Roland n'aurait pas dû sacrifier sa position personnelle, d'autant plus que nous croyons qu'il était facile d'arranger les choses. Mme Roland, renonçant à son premier emploi, aurait été utilisée dans les rôles qui lui conviennent, et tout aurait marché le mieux du monde. Mais les déterminations ont été prises par M. Roland lui-même dans un autre sens. Cet acteur se retire définitivement.

Il s'agit donc de pourvoir au remplacement du père noble, du premier comique (Arnal) et du jeune premier rôle femme, emploi important et pour lequel une jeune et jolie actrice, possédant une voix agréable, avec du talent, et sachant chanter, est indispensable. Nous y arriverons, il faut l'espérer.

Charles Poirier a décidément pris possession de la sympathie publique, et Lureau s'est fait des partisans en disant quelques *chansonnettes* avec esprit et gaîté.

Au rédacteur de l'Artiste.

Barcelonne, le 31 mai 1842.

Comme nous en sommes convenus avant mon départ de Lyon, je m'empresse de vous adresser ma première lettre de cette ville, et non de Madrid, comme vous vous y attendiez sans doute ; car il m'a paru essentiellement utile à l'art d'abord, et ensuite pour satisfaire la curiosité des nombreux artistes qui lisent votre spirituel journal, de m'arrêter ici deux mois environ, afin de vous donner par ma correspondance d'intéressants détails sur le troisième théâtre lyrique italien d'Europe, ainsi que sur les principaux talents qui composent sa troupe.

Je me flatte, Monsieur, qu'après avoir parcouru ma lettre, j'aurai votre assentiment pour avoir fait cette halte obligée, à laquelle je me suis décidé autant dans l'intérêt que je porte à l'art qu'afin de favoriser de tout mon pouvoir les succès de plus en plus croissants que je désire à *l'Artiste en Province*.

L'Espagne, vous le savez, Monsieur, n'est pas, comme la France, sous le joug d'une exclusive centralisation. Paris est la capitale de la France, non seulement en politique, mais en littérature, en musique, en science et en beaux-arts. Il n'en est pas tout-à-fait de même en Espagne, du moins sous le rapport du théâtre lyrique. Est-ce un bien? est-ce un mal? C'est une question qu'il n'entre pas dans mon plan de développer et de discuter; mais c'est aussi un fait que l'on ne peut nier, que Madrid, qui a 150,000 habitants environ de plus que Barcelonne, et qui, nonobstant cette imposante majorité, jouit de l'immense avantage de servir de théâtre aux scènes parlementaires, d'être le siége du gouvernement, et d'avoir en conséquence, comme cela est impossible autrement, en sa qualité de capitale du pays, tous les autres priviléges qui découlent naturellement de ce fait, ainsi que celui de commander, de donner le ton à la province, Madrid, dis-je, malgré les avantages quelle gagne, et qui sont la conséquence nécessaire attachée à cette loi générale, a presque le dessous, on peut le dire, je le crois, sous le rapport du théâtre lyrique.

Pour en donner un exemple, c'est à Madrid qu'est le bureau des traductions des pièces de théâtre françaises, et c'est du bureau des littérateurs et des magasins des littérateurs et des libraires castillans que ces traductions imprimées vont, après avoir joui du droit de première représentation sur les théâtres de la capitale, inonder toute la Péninsule, et cependant Madrid n'est pas la ville qui possède les plus nombreux et les meilleurs théâtres, du moins, comme nous l'avons dit plus haut, sous le rapport lyrique. Barcelonne, c'est un fait qu'il faut avouer, est mieux partagée qu'elle sous ce rapport ; sa troupe italienne est bien réellement préférable à celle de Madrid, et possède en outre une fort bonne troupe de ballet, qui vaut autant, de peu s'en faut, que celle de la capitale. La supériorité donc de la troupe lyrique, à laquelle est jointe une excellente troupe de drame, assigne à Barcelonne un rang distingué parmi les grands théâtres d'Europe, et, après Paris et Milan, Barcelonne est sans contredit la ville la plus agréable sous ce rapport, avec d'autant plus de raison que les salles de spectacle regorgent tous les jours d'une foule immense de spectateurs, par suite de l'infériorité des prix d'entrée, qui sont, au Grand-Théâtre, de 75 centimes par personne, et, au Lycée, de 50 centimes seulement! Qu'on juge, d'après tous ces avantages que nous venons de signaler, de l'effet magique que doivent produire les représentations, surtout au Grand-Théâtre italien dont la salle est immense et décorée avec la dernière élégance et un goût exquis.

En conséquence, Barcelonne, la ville la plus industrielle et la plus positive de toute l'Espagne, est cependant celle qui goûte le plus les plaisirs du théâtre ; elle possède trois théâtres réguliers qui jouent presque tous les jours sans exception, dont les affiches se disputent les murs de la ville, et il y a en outre un petit théâtre, dit d'Affectionnés-Amateurs (*Aficionados*), qui ne s'annonce au public, lors de ses représentations, que par la voie du journal d'avis, et où l'on joue tragédies, drames et comédies, traduits du français, ni plus ni moins qu'au Théatro, au Lycée et au Théâtre-Neuf.

Le plus important, qui s'appelle Théâtre de la Cruz, comme son confrère

de Madrid, ou simplement *Theatro*, possède, ou du moins possédait il y a deux mois, troupe dramatique, troupe de chant et troupe de ballet. Celle de chant, sauf quelques bas rôles confiés aux gosiers catalans, est toute composée d'Italiens. En rangeant par ordre de mérite les artistes qui en faisaient partie, nous devons d'abord nommer Marini, l'une des bonnes basses-tailles d'Italie, pour qui a été composé expressément, par le maestro Verni, l'opéra de *Oberto Conde de Santo Bonifacio*, lorsque ce chanteur était à Milan, opéra assez médiocre, mais excellent pour mettre en relief les brillantes qualités de Marini. Cet artiste, en effet, réunit tout : doué d'une prodigieuse stature, d'un très-beau physique, et excellent acteur, il manie avec adresse une voix aussi forte que mordante. Lablache et Romoni ont seuls des poumons à rivaliser avec les siens. Dans le duo de *Marino Faliero*, dans le premier acte de *Zampa*, dans le deuxième de *Lucrezia Borgia*, sa formidable voix faisait réellement trembler la salle. L'opéra-buffa de *Chiara de Rosemberg*, par Rini, lui fournit l'occasion de faire preuve d'une verve comique que ses rôles habituels laissent ordinairement dans l'ombre. Marini est du reste réengagé pour cette année. Il avait pour la saison de 1841 à 1842 un digne partner dans Lonati, ténor doué d'une voix et d'une figure charmantes, qui, dans *la Muette de Portici*, dans *la Vestale*, dans *il Templario*, enlevaient tous les suffrages. La mort récente de ce jeune homme est une véritable perte pour le monde musical et une véritable honte pour l'Espagne médicale. On sait que dans ce pays les barbiers sont, comme du temps de Gil Blas, ceux qui pratiquent les saignées et toutes les fonctions de la chirurgie. Ignorants et présomptueux comme ceux qu'a stéréotypés le pinceau de Le Sage, ils n'ont garde, lorsque, moyennant 500 fr. ou à peu près, ils ont obtenu du gouvernement le droit de tailler et de rogner, sous le seul régime *du bon plaisir*, ils n'ont garde, dis-je, d'acquérir par humanité les connaissances dont le gouvernement leur fait grâce moyennant pécune. Un de ces chirurgiens ou barbiers (car le mot est synonyme ici), chargé de saigner Lonati, lui coupa l'artère, et cette horrible maladresse, connue et combattue trop tard, a conduit au tombeau un des espoirs de la scène italienne.

Du reste, par une bizarre coïncidence, la prima donna, la senora Palazzezi, pendant la maladie de Lonati, était, elle, non pas enrhumée, mais enceinte, et elle a tellement tardé à achever son sacrifice à Lucine, que la direction, déjà privée du premier ténor, l'a remerciée et s'est décidée à la remplacer.

Si l'on en croit des bruits précurseurs, celle qui est appelée à lui succéder doit, dit-on, la faire oublier complètement. La segnora Palazzezi n'est cependant pas à dédaigner; malgré la concurrence que le mouvement perpétuel de ses bras semble vouloir faire au télégraphe et la dureté des sons aigus de sa voix, cette chanteuse ne manque ni d'expression, ni de talent, et elle a aussi les cordes de son médium, qui sont vibrantes et pleines d'expression.

Le nouveau ténor, qui se nomme Berger, et dont les rumeurs de coulisse font un éloge encore plus grand que de la prima donna, doit débuter avec celle-ci dans quelques jours, et j'aurai l'honneur de vous faire part, Monsieur, dans une de mes prochaines lettres, de la façon dont les Barcelonnais accueilleront leurs talents, ainsi que ceux des artistes qui composeront le ballet, et qui pour la plupart sont Français.

NOUVELLES.

M. le préfet de la Loire-Inférieure, considérant que l'ouverture du théâtre de Nantes a été signalée par des scènes de désordre qui ont troublé la tranquillité et compromis l'ordre public, a pris un arrêté portant que ce théâtre est fermé provisoirement, et qu'il en sera rendu compte immédiatement à M. le ministre de l'intérieur. Ainsi nos prévisions commencent à s'accréditer en partie, et sur cinq ou six grandes scènes départementales ouvertes cette année au milieu du tumulte, en voilà déjà une hors de combat.

— Les débuts de Bruxelles sont également orageux. Les correspondances s'accordent toutes à signaler, dans cette ville comme dans toutes les autres, l'organisation complète de la *claque*. La lutte a été très-acharnée à Bruxelles, entre les *claqueurs* et le public qui a pris le dessus à l'heure qu'il est. Décidément l'exclusion des *claqueurs*, si l'on ne veut pas la ruine de tous les théâtres de province, devra être inscrite au projet de loi que médite M. le ministre de l'intérieur pour la réorganisation des théâtres.

— L'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon a tenu une séance d'élections dans laquelle ont eu lieu les nominations suivantes : M. Jayr, préfet du Rhône, *associé honoraire*; M. Victor de La Prade, *membre titulaire*; MM. Audin, Bottex, François, Grégory et Rougier, *associés libres*; MM. Florimond Levol, Mondot de Lagorce et Ozanam, *membres correspondants*.

— Le théâtre de l'Odéon vient de donner une *Agrippine*, tragédie en cinq actes d'un homme politique dont on ne connait pas le nom. Valmore a eu une représentation à bénéfice, dans laquelle Bocage a joué le rôle de Tartuffe et Mlle Roustico celui d'Elmire.

— La scène lyrique vient de faire une perte qui sera vivement sentie et déplorée à Paris, à Lyon, à Bruxelles, à Bordeaux, et dans toutes les villes où Mme Leplus (Jenny Colon) s'était fait entendre. Jenny Colon est morte à 34 ans, Les Parisiens n'ont pu oublier combien elle était jolie au Vaudeville, dans *la Laitière de Montfermeil*, dans *la Mère au bal et la Fille à la maison*. Elle a laissé des souvenirs impérissables dans *Madelon Friquet*, et enfin, dans ces dernières années, s'élevant à un genre plus distingué, elle avait apporté à l'Opéra-Comique, avec un talent remarquable de cantatrice, une verve qui rendait à ce théâtre la verve pétillante de Mme Boulanger.

Mme Leplus a succombé à une maladie longue et douloureuse.

— Notre second ténor, Maillot, vient de débuter au théâtre de Rouen, avec succès, dans *le Guittarero*, de M. Halévy. M. Maillot est une perte pour Lyon.

— Le tribunal de commerce de Paris a débouté Mme Lesueur de sa demande à M. Léon Pillet, directeur de l'Opéra. On sait qu'il s'agissait de la représentation d'*Alexandre à Babylone*, opéra inédit de Lesueur. Sa veuve a été condamnée aux dépens.

—Baroilhet, de l'Académie royale, est parti en congé; Bruxelles, Rouen et Bordeaux l'attendent. Massol le remplacera pendant son absence. Wartel a quitté l'Opéra; c'est Raguenot qui est engagé pour son emploi. Canaple, le baryton de Bruxelles, a débuté.

— La direction de Bruxelles a compris la nécessité de scinder l'emploi de *forte chanteuse* et d'engager deux femmes, l'une spéciale pour les rôles de Mme Stoltz, l'autre pour les rôles dits de *Falcon*. Voici le personnel des chanteuses de Bruxelles : Mmes Casimir, soprano léger, Kuntz (Falcon), Duflot-Maillard (Stoltz ettraductions), Guichard, jeune chanteuse d'opéra-comique : en tout quatre chanteuses. Il n'y a rien de trop.

Le rédacteur en chef, E. Laugier.

ANNONCES.

ENTREPRISE DE BONNARDEL FRÈRES ET FOUR,

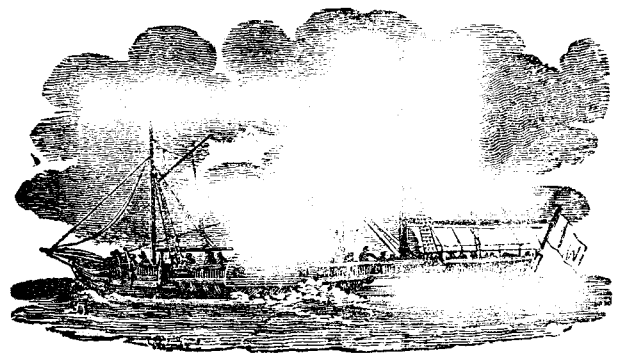
Propriétaires des superbes bateaux neufs

CROCODILE, MARSOUIN, MISTRAL, SIROCCO,

Les seuls sur le Rhône faisant le trajet d'Avignon à Lyon

EN **30** HEURES DE MARCHE,

Et de Lyon à Avignon en 10 heures.



Départs tous les jours de Lyon, port d'Ainay, sur la Saône, à 3 heures 1/2 du matin,

Pour Valence, Avignon, Beaucaire, Arles.

BUREAUX A LYON :

Bonnardel frères et Four, quai de l'Arsenal et rue Sala, 2.

L'INDEMNITÉ,

Compagnie d'Assurances contre l'Incendie,

AUTORISÉE PAR ORDONNANCE ROYALE DU 20 MAI 1839.

SIÉGE DE L'ADMINISTRATION CENTRALE :

A Paris, rue des Filles-Saint-Thomas, 9, place de la Bourse.

Par suite du décès de M. DUNOD père, ancien adjoint au maire de Lyon, la direction de la Compagnie d'Assurances contre l'Incendie **L'INDEMNITÉ**, pour le département du Rhône, est passée entre les mains de M. Jules HENRY, ancien notaire à Lyon.

Les bureaux de la direction départementale du Rhône ont en conséquence été transférés, à partir du 1er mai, place du Port-du-Temple, 42, au 2me.

A LA RENAISSANCE DE LA VUE.

MACHIRALDO, OPTICIEN,

Place du Collége, n° 17, à Lyon,

A l'honneur d'informer le public qu'il est toujours l'unique possesseur, dans cette ville, de verres à lunettes nouvellement perfectionnés, ayant par leur forme particulière et leur parfaite transparence, inconnue jusqu'à ce jour, la propriété de ramener les vues usées et altérées par les maladies, et de bonifier la vue aux myopes.

Les essais auxquels ils ont été soumis ont produit des résultats qui ne laissent rien à désirer, et sont un sûr garant pour les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.